

Chasser l'Esprit

Yves Sioui-Durand et Philip Wickham

Numéro 92 (3), 1999

Sens et sacré

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16471ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sioui-Durand, Y. & Wickham, P. (1999). Chasser l'Esprit. *Jeu*, (92), 90–98.

Chasser l'Esprit

La spiritualité est ce qui appartient en propre à l'individu. Pour moi, elle représente la qualité de la relation de l'être avec le monde dans sa totalité. Cette relation n'est pas uniquement de l'ordre d'une explication des choses, mais surtout de l'ordre d'une pratique qui interroge comment, physiquement et mentalement, je suis en lien avec le monde, et à quel niveau ce contact s'établit.

La spiritualité implique à la fois un attachement et un détachement. L'attachement est lié à une conscience de la place de l'homme dans le monde. Au-delà de l'égoïsme haïssable, notre identité se définit par la reconnaissance de ses attachements, ses amours, ses liens. En même temps, cette relation implique des entraves, des limitations que l'on doit apprendre à aimer. Il faut être capable de se détacher du monde par l'humour, par la distance, par une humilité face à notre possible dans le monde. Quand on cherche à savoir ce qu'est la spiritualité, il faut poser la question de cette dualité entre l'attachement et le détachement : connaître ses limites, savoir ce que l'on aime de ce monde, ce qui fait que l'on y est enraciné, et apprendre à ne pas juger.

Cette perception double est liée à mon héritage culturel et, aussi, vu mon métier de metteur en scène et d'homme de théâtre, à une réflexion sur la présence de l'homme dans le monde. Maintenir une spiritualité sous-entend une pratique, des gestes, des lieux, des moments de solitude et des moments de convivialité intense. Pour moi, ces pratiques sont d'ordre initiatique. Il est fondamental dans mon théâtre mais aussi dans l'intimité, comme homme seul dans le monde, de poursuivre une pratique rituelle pour conserver ce canal ouvert avec l'humble possibilité de rencontrer l'Esprit. Mais qu'est-ce que l'Esprit ?

On ne peut pas parler de spiritualité quotidienne. Il faut arrêter le quotidien pour pouvoir entrer dans le temps qui engage une spiritualité. Le quotidien, par définition, banalise nos relations avec le monde. On vit dans un univers fonctionnaliste qui peut nous priver de tout sentiment profond dans nos relations avec les autres. Il faut donc d'abord échapper au quotidien. Au théâtre, c'est la première condition ; pour

Jeu a demandé à Yves Sioui-Durand, metteur en scène, dramaturge et acteur, de répondre à quelques questions sur le thème de la spiritualité : Quelle est votre propre définition de la spiritualité ? Qu'est-ce que la spiritualité englobe comme vision du monde, comme relation avec le sacré, comme pratique et expériences, comme valeurs morales, philosophiques et religieuses ? Qu'est-ce que la spiritualité amérindienne a de particulier ? Comment rejoint-elle les autres formes de spiritualité dans le monde : chrétienne, païenne, orientale, etc. ? Quels liens peut-on établir entre la pratique théâtrale et la spiritualité ? Comment peut-on intégrer celle-ci à celle-là ? Quelle pertinence peut avoir la spiritualité, quel rôle peut-elle jouer dans le monde des idées aujourd'hui, dans la vie sociale, culturelle, artistique et politique ?





Iwouskée et Tawiskaron,
spectacle du Théâtre
Ondinnok, présenté au
FTA et au Festival Présences
autochtones en 1999.
Photo : Benoit Aquin.

percevoir la qualité de ce qu'il y a entre nous, pour arriver à un autre niveau de conscience, il faut faire une coupure avec le monde tel qu'on le connaît.

Mythologie, spiritualité et religion

Dans la dernière création du Théâtre Ondinnok, *Iwouskée et Tawiskaron*, je me suis interrogé sur la mythologie iroquoise¹ de la création du monde, une des matrices culturelles qui fondent notre psyché collective. Je me suis rendu compte à quel point nos concepts profonds, à nous, les Autochtones d'Amérique du Nord, étaient galvaudés, à quel point nous avons perdu la connaissance de notre propre mythologie. Aussi confondons-nous religion et spiritualité alors qu'il y a des différences importantes entre ces notions. Lesquelles ? Il y a toujours une part de mystère dans la spiritualité, alors que la religion cherche à tout expliquer. À mon sens, les religions aggravent l'aliénation de l'homme, alors que la spiritualité nous évite cette aliénation. On n'a pas besoin de croire, chacun peut l'expérimenter, alors que dans la religion il y a d'abord le dogme qui nous oblige à croire. Les dogmes de la chrétienté sont le cancer de l'esprit et de l'âme des Autochtones, qui continue de ravager profondément les racines de notre identité.

1. Les termes « iroquois » et « iroquoien » n'ont pas la même signification : le premier désigne le peuple du même nom, tandis que le second renvoie à une communauté linguistique regroupant plusieurs peuples. NDLR.

Les missionnaires, ceux de l'époque des premiers contacts comme ceux du siècle qui s'achève, ont condamné toutes les pratiques liées au chamanisme chez les peuples autochtones du Québec, autant chez les Algonquiens que chez les Iroquoiens. Aujourd'hui, beaucoup d'Autochtones sont de race pure, parlent leur langue, mais ils ne sont plus Indiens, car ils ont perdu l'esprit, l'éthique de l'Indien : la religion



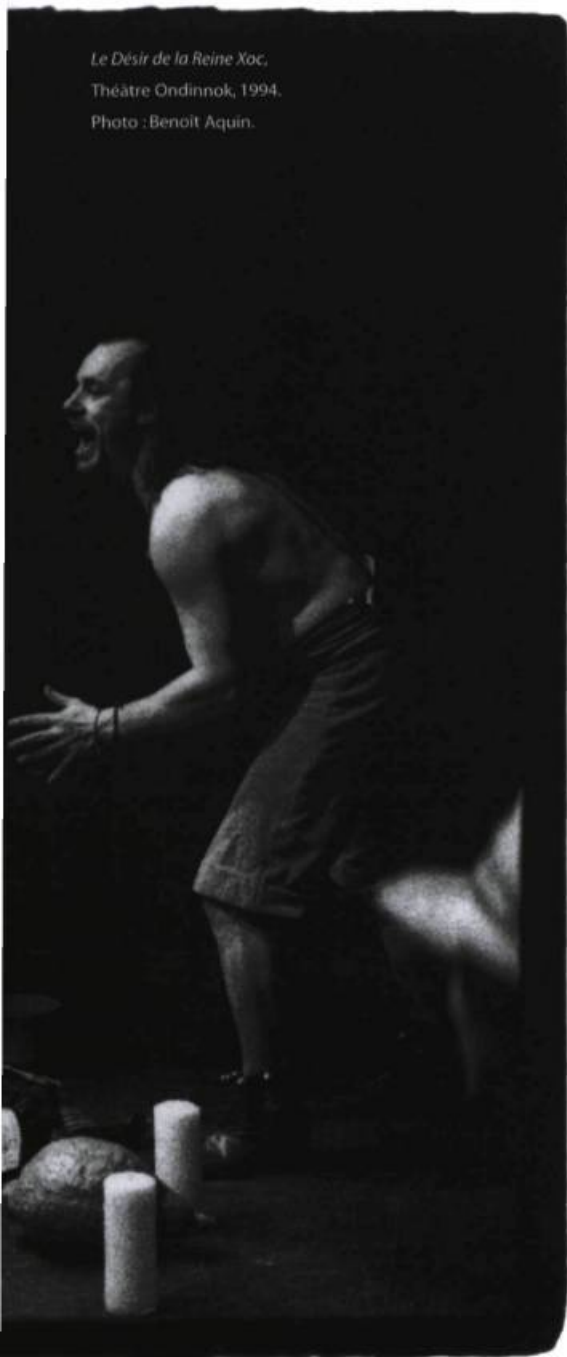
chrétienne occupe tout le champ de la spiritualité. Auparavant, chaque Indien, femme, homme ou enfant, avait sa propre spiritualité. Chez les anciens Amérindiens, tous étaient libres d'interpréter les concepts racines de la culture. On a souvent dit des Autochtones qu'ils avaient une culture du « nous ». Mais quand on est nomade, le « je » est aussi important. L'homme doit être totalement autonome, sinon il n'a pas de compétence pour survivre. C'était la même chose pour la pratique de la spiritualité, qui comprenait également des systèmes rituels et cérémoniels constituant l'expression collective de la spiritualité.

Aujourd'hui, dans les manifestations rituelles liées à la spiritualité, on parle du Grand Esprit. Mais le Grand Esprit nous vient des chrétiens, c'est une surimposition iconographique de Dieu sur un concept qui n'était pas du tout celui d'un maître en haut qui contrôle tout. Le Grand Esprit n'est pas au-dessus de nous ; on baigne dedans, il est ici, il est dans l'horizontal, il n'est pas dans le vertical ni dans une hiérarchie. Il est présent. En algonguien, on dit *Manto*, le manitou, *kiché-manto*, *matchi-manto* : le grand Esprit et le mauvais Esprit. Le principe qui régit l'univers, le principe de l'immensité, de l'énergie, nous l'appelons *Oki*, la manifestation du *Manto*. Il est bon et mauvais, masculin et féminin. Les principes premiers de la mythologie amérindienne sont basés sur des dualités. Le principe mystérieux de l'immensité peut se manifester violemment comme il peut se manifester positivement.

Chez les peuples autochtones des Amériques, il y a deux grands axes mythologiques, qui vont non pas s'exclure, mais s'intégrer l'un dans l'autre et se compenser : il y a l'axe des nomades qui sont entrés dans le continent par la Sibérie il y a plus de 35 000 ans et l'axe qui découle de la découverte du maïs par les proto-Mayas. La culture agraire et la culture nomade de la chasse vont alors s'imbriquer l'une dans l'autre. Un système lunaire basé sur la chasse se mêle à un système solaire basé sur la culture du maïs. Cela va donner des manifestations rituelles et cérémonielles de toutes sortes : par exemple, les Huichols du Mexique qui vivent dans les hauts plateaux près de Guadalajara disent chasser le peyotl, même si dans les faits ils le cueillent, car ils se souviennent avoir été des chasseurs migrant avec des bêtes à travers la cordillère des Andes. Le cerf est d'ailleurs devenu l'icône du Grand Esprit, parce qu'il a présidé au fondement de la culture autochtone.

On retrouve ce rapport avec l'Esprit ailleurs dans le monde, chez les Tibétains par exemple, influencés par le bouddhisme

Le Désir de la Reine Xoc,
Théâtre Ondinnok, 1994.
Photo : Benoit Aquin.



récemment dans leur histoire, mais dont le fondement est totalement lié à la culture du chamanisme des Mongols des hauts plateaux tibétains. Ce sont des peuples et des tribus similaires aux Amérindiens d'ici. C'est par la connaissance initiatique qu'on arrive à différents niveaux de conscience de l'esprit. L'intention première de ces cultures magiques est de manifester, d'incarner cet esprit, de s'en imprégner. Ce rapport avec les réalités initiatiques profondes est totalement en perte de vitesse, présentement, chez les Indiens du Québec, car on a perdu les codes, les mécanismes initiatiques qui, de l'enfance jusqu'à la vieillesse, permettent aux individus d'être liés à la collectivité, d'avoir accès à une expérience rituelle, aux racines fondamentales de leur culture. L'acculturation religieuse, l'imposition d'une autre religion qui, elle, est devenue moribonde, n'a jamais pu remplacer cette expérience directe avec l'Esprit.

On dit que les Amérindiens décrivent leur perception du monde à partir d'une conscience circulaire : le cercle de la nation, le cercle sacré, le cercle cérémoniel. Mais la notion de cercle est extrêmement profonde et trouve son origine dans le développement de la psyché humaine chez les premiers humains. Dans l'immensité des territoires de la toundra parsemée de millions de lacs, les anciens Indiens ont toujours dit que la terre ne leur appartenait pas, qu'ils ne possédaient rien. Le concept de cercle vient de là. Le cercle, c'est la conception du « ne pas » : ne pas posséder, faire le vide, comme dans les cultures orientales qui forment la base philosophique du Tao. La spiritualité du nomade, c'est cette confiance absolue dans le vide, dans le « ne pas » du territoire. C'est dans ce non-lieu du « ne pas » que les Anciens laissaient entrevoir la possibilité de la manifestation de l'esprit. Par les chants et le tambour, les nomades appelaient le gibier, ils le chantaient et le matérialisaient ; puis ils allaient chasser l'animal-esprit. Ils ont survécu comme cela des milliers d'années.

L'aliénation

Une des choses qui nous définit en tant qu'être humain, qui nous distingue des animaux, c'est la conscience de la mort, et la charge émotive liée à l'expérience de la mort. Nos premiers ancêtres ont mis des objets dans les tombes pour dire : « Voilà ! Nous savons que nous sommes devenus humains parce que nous avons reconnu l'émotion de la perte ! » Chez les Iroquoiens, il y avait des rituels de compensation pour les morts. En travaillant récemment sur le mythe de la création du monde des Hurons-Iroquoiens, je me suis aperçu qu'il y avait là un mécanisme archaïque fondateur de la psyché humaine qui est en train de disparaître de notre culture. Il n'y a plus de transmission d'une génération à l'autre, notre système d'héritage ne fonctionne plus. Depuis une vingtaine d'années, nous n'avons plus de lien avec la « mort connaissance », ce qui entraîne une banalisation de la mort et de la violence dans notre société.

Un des plus grands saccages commis par les Autochtones de l'Amérique du Nord se fait sur leur propre corps. L'obésité, l'alcoolisme forment un masque de la personnalité, une croûte d'inertie mortelle. Les archaïsmes de la société, les tabous qui soutiennent les organisations sociales ne tiennent plus. La mondialisation laisse les individus totalement désemparés, fragments perdus dans une solitude épouvantable. Notre identité est totalement investie par une culture de la consommation. Il faut sonner l'alarme. Les artistes d'arts vivants autochtones doivent absolument prendre

la parole et manifester à travers leurs œuvres une quête de spiritualité. Nous n'avons d'autre choix que d'essayer de réveiller des énergies. Le passage crucial du millénaire est celui de l'identité et de la culture. Car, aujourd'hui, qu'est-ce que les gens de ma génération savent vraiment de leur culture ? Quel héritage pourrions-nous transmettre ? Pourquoi n'avons-nous plus aucun contact avec notre mythologie ? Est-ce que cette mythologie est appelée à disparaître complètement ? Est-ce qu'elle ne pourrait pas nous ramener à une conscience de l'esprit, nous permettre de toucher ce qui fait de nous des Indiens, enracinés dans nos origines ?

Dans mon théâtre, la scène est cet espace vide, ce lieu archaïque lié au chamanisme où l'on attend qu'il se passe quelque chose. Si je pénètre dans ce cercle, quelque chose s'y manifeste. Cela peut venir d'en haut ou d'en bas, être bon ou mauvais, masculin ou féminin. Quand nous allons, comme acteurs, dans ce cercle au sein du public, nous devons avoir une disponibilité qui requiert de ne pas revendiquer l'*ego*, mais bien de le faire basculer, de le laisser derrière pour faire l'expérience de ce qui peut se manifester. Notre être tout entier vibre et devient le support des possibles. Les bons acteurs qui ont développé ce muscle qui permet le passage de l'*ego* à la disponibilité deviennent doubles. On retrouve là les notions d'attachement et de détachement. Mon travail théâtral est une quête d'enracinement et se veut ouvert sur le monde, sur une expérience millénaire du continent, qui essaie de montrer des champs de réalité plus larges que le quotidien et l'ethnicité.

Expériences personnelles, voyages et pratiques

Cette connaissance initiatique de la spiritualité m'est venue avec le temps. J'ai voyagé au Guatemala en 1978, au début de la répression armée, et j'ai vécu avec les Mayas Quiché dans les hauts plateaux de la sierra Cuchumatanes. J'avais quitté le Québec parce que j'étais dans un état personnel assez délabré. C'est au contact vif et prolongé de la culture maya, au cœur même des combats, et de la quête de survie d'une culture violemment ostracisée, que j'ai eu un choc, comme si j'étais retourné chez mes ancêtres à deux cents ans de distance. Là, j'ai vu des hommes et des femmes qui avaient non pas une religion, mais bien une spiritualité, c'est-à-dire une relation avec le monde où l'esprit est manifeste. En 1996, je suis retourné au Guatemala, avec le photographe Benoît Aquin, et nous avons eu la chance exceptionnelle de retrouver les gardiens du calendrier sacré qui sous-tend toutes les pratiques religieuses théocratiques des anciens Mayas. Nous avons rencontré les prêtres chamans, assisté à des cérémonies dans des grottes sous la terre, en haut des montagnes, vu des choses qui se sont conservées depuis la Conquête. Cela m'a ancré de nouveau dans ma propre réalité, comme si j'avais fait un rêve en 1978 et qu'on me replongeait une deuxième fois dans la rivière de l'esprit, jusqu'à en perdre le souffle. Alors que je vivais un moment de découragement profond face à mon théâtre, à ma pratique, à la perception biaisée que les tenants des institutions québécoises en ont et à ce que j'essaie de faire dans le monde, je retournais au Guatemala, avec la conviction d'être un artiste amérindien contemporain.

À la demande des Indiens Atikamekw de la Haute-Mauricie, nous avons commencé en 1995 un théâtre de guérison dans la communauté de Manawan. J'étais en plein parcours, et je voyais nos communautés sous l'emprise du chaos : la débâcle de la

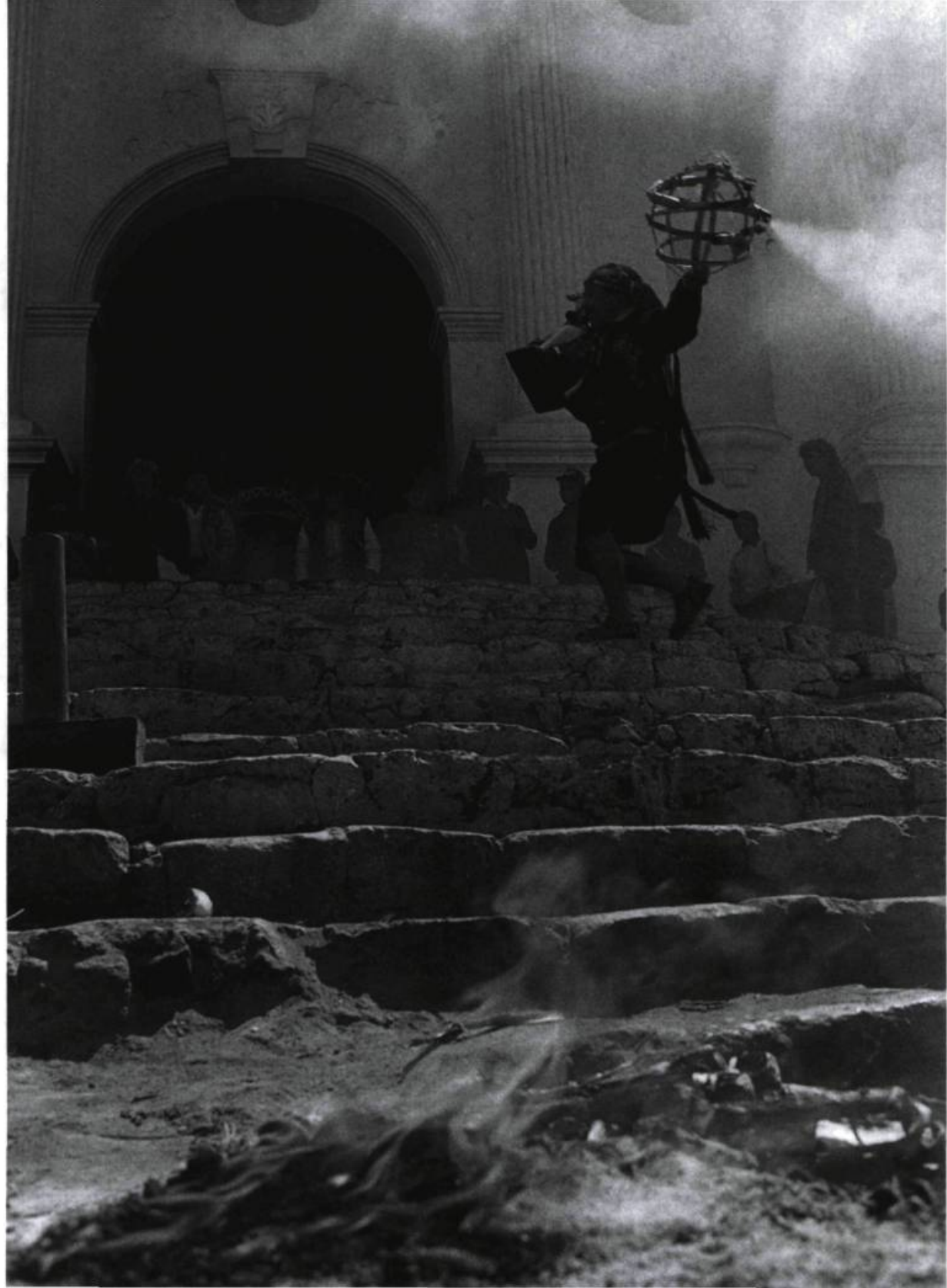
nouvelle génération, la méconnaissance de soi, la perte de l'identité, et des racines liées aux archétypes profonds. Ce voyage au Guatemala m'a replongé dans la réalité de la spiritualité. Je me suis aperçu que mon travail dramaturgique avec les gens de Manawan en avait beaucoup profité. Dans ce théâtre de guérison, on a pu entrer profondément dans les blessures cachées. Les gens se sont aperçus qu'ils étaient les héritiers, les porteurs d'une connaissance essentielle. À partir du moment où on se met à défendre ces pratiques, ces mécanismes vivants, on révèle une portion du patrimoine collectif, autant dans la souffrance que dans la magnificence. Cela m'a montré à quel point le théâtre est un art de tous les peuples. Nous avons retrouvé ensemble des mécanismes théâtraux qui étaient propres au peuple atikamekw. J'ai vu au cours des trois ans que l'expérience a duré des individus se transformer complètement sur le plan physique, psychique et émotionnel.

Le dernier travail que nous avons fait avec eux était un travail de conjuration. Mantokasowin, littéralement « faire le Manitou », veut dire : manifester l'esprit qui est là. Il s'agissait de conjurer l'abcès collectif, où des choses extrêmement dures, d'une violence inouïe étaient révélées. J'utilisais deux mécanismes : un mécanisme de représentation, c'est-à-dire une imagerie théâtrale, une histoire, et la conjuration, qui incluait alors le public. Puis on revenait à l'imagerie théâtrale pour permettre ce mouvement de va-et-vient entre l'attachement et le détachement. À partir du moment où les spectateurs entrent dans cette conjuration, ils perdent leurs moyens, leur *ego* vole en éclats parce que c'est le nous souffrant qui parle : nous sommes comme cela, ce sont nos histoires, le nous est dénoncé. Dans ces moments, le langage théâtral dépasse les mots, et il y a une ouverture de l'esprit.

Dans notre travail sur le mythe huron-iroquois de la création du monde, *Iwouskêa et Tawiskaron*, présenté au dernier Festival de théâtre des Amériques, il s'agissait d'interroger la portée du mythe, de savoir s'il pouvait avoir encore une fonction aujourd'hui. Le spectacle du théâtre mythologique nous sort du quotidien pour nous faire basculer dans un état de réceptivité qui permet d'arriver à percevoir le *momentum* théâtral manifestant l'esprit, favorisant sa vision. Le lien avec la famille humaine se fait alors, l'expérience est collective. Cela nous fait comprendre que nous sommes des êtres humains qui peuvent partager, avoir une connivence. Le corps est le premier à voir ce que l'on ne voit pas. L'invisible est vu d'abord par le corps.

Chaque communauté, chaque peuple a ses propres pratiques rituelles. Parfois, les formes existent toujours, intactes, mais il y manque la chair. Le danger avec les formes rituelles, souvent, c'est que certains individus s'en emparent, et on tombe alors dans la récupération culturelle. Mais la spiritualité n'est pas conditionnée par les gestes rituels, ceux-ci sont les porteurs qui nous permettent de passer de la quotidienneté à l'expérience de l'esprit. Cette rencontre est alors celle des valeurs sous-entendues par ce niveau de conscience. Sans cette visée éthique profonde des valeurs ancrées dans nos mythologies, et donc dans les archaïsmes de nos cultures, il n'y a pas d'arts et d'artistes amérindiens. Si les artistes ne sont pas compétents sur le plan de la reconstruction ou de la reconstitution des rituels anciens, ils peuvent l'être sur celui de la réinterprétation des gestes qui mènent aux valeurs. C'est fondamental pour nous, les Amérindiens, de comprendre le rôle de l'artiste à ce moment-ci de l'histoire.

Chichicastenango,
Guatemala (1996).
Photo : Benoît Aquin.



Il n'est pas là pour faire uniquement la promotion de son peuple ; il est là pour interroger vivement qui nous étions, ce que nous sommes devenus, vers où nous allons.

Il faut comprendre et admettre que, chez les peuples autochtones du Québec, beaucoup de communautés sont extrêmement fermées sur elles-mêmes. Y a-t-il des artistes dans ces communautés ? Des gens qui, comme les anciens chamans, sont prêts à s'interroger profondément, avec courage, sur le devenir de leur peuple, qui sont capables de prendre la parole, et même de condamner l'aliénation, de dénoncer les lieux communs, les manifestations superficielles de la culture, les images toutes faites de l'indianeté ? Au Québec, depuis les quinze dernières années, malgré les efforts gigantesques d'une poignée de pionniers, il n'y a pas eu de grande évolution du côté de l'art autochtone. S'il faut reconnaître le retard des peuples autochtones, causé par l'Histoire, comment se fait-il qu'il n'y a pas d'émergence en art actuel, d'acteurs, de danseurs, d'écrivains amérindiens ? Que se passe-t-il ? Il faut bien avouer que la recette institutionnelle ne fonctionne pas. Les critères mêmes des programmes du Conseil des arts et des lettres, qui sont supposés être universels pour l'ensemble de la population du Québec, sont discriminatoires face aux autochtones. Du côté des chefs, de la politique autochtone, où est le discours sur la culture et sur l'art, sur l'importance des artistes ; où sont les actions concrètes ? Un peuple sans artiste, sans vitalité culturelle, est condamné à disparaître.

Avons-nous des cultures universelles ? Pouvons-nous parler au monde, à l'humanité ? Sommes-nous capables de faire naître à nouveau, au sein de nos cultures, des penseurs, des danseurs, des artistes qui vont exprimer librement à la fois le bien et le mal, dire le pour et le contre, objectiver la conscience, permettre des débats, activer des prises de position, être des motivateurs de changements essentiels, ouvrir la porte et redonner un espoir aux plus jeunes ? Les anciens modes de vie liés à la chasse, au nomadisme, à la semi-sédentarité sont disparus. Dire le contraire, c'est se mentir. Se mentir à ce moment-ci, c'est garantir la disparition culturelle de nos peuples. En cette époque de mondialisation des échanges, il nous faut reconnaître que c'est l'activité symbolique qui est le prochain fer de lance ; c'est elle qui va créer un espace, un nouveau territoire, qui va permettre aux nouvelles générations de survivre, de s'investir et de retrouver leur identité. Cela veut dire qu'il faut mettre à profit notre imaginaire ; si on ne chasse plus des animaux, chassons nos rêves, chassons l'esprit ! **J**

Propos recueillis et mis en forme par **Philip Wickham**